

XYZ. La revue de la nouvelle

La mémoire des cathédrales

Caroline Guindon



Numéro 135, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88682ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guindon, C. (2018). La mémoire des cathédrales. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (135), 63–70.

La mémoire des cathédrales

Caroline Guindon

LE PROFESSEUR restera anonyme, mais son nom à elle était Alli-Beth. Ses amis la nommaient Tasha et il en ira de même ici. De cette jeune femme, de sa tignasse rebelle et de ses chaussures plates, il sera cependant moins question que de sa mission : depuis quelques années, elle assistait aux leçons du Professeur, les retranscrivait mot à mot, les indexait puis les archivait.

Au travail comme partout ailleurs, Tasha était attentive, minutieuse. Elle connaissait par cœur tous les tours de phrase et les tics langagiers du Professeur et savait anticiper le dénouement de ses longues improvisations. Depuis l'estrade, le vieil homme la voyait même parfois noter des paroles qu'il n'avait pas encore prononcées et qu'il avait alors l'impression de miraculeusement décrypter de loin. Quant au jargon du métier, aux noms des théoriciens anciens et modernes qui peuplaient l'univers mental du Professeur, la fidèle scribe maîtrisait depuis longtemps leur orthographe saugrenue : elle n'omettait ni les accents aigus sur certains *a* hongrois ni les trémas sur certains *o* allemands ; elle s'accommodait sans peine des caractères cyrilliques et des translittérations chinoises. Elle exerçait expertement — *souverainement* — son métier de copiste.

Et pourtant...

Seule l'Histoire, celle qu'on statue et qu'on piédestalise, révélera un jour la sublimité de son travail — bien que, au jour de cette révélation, Tasha aura depuis longtemps disparu derrière l'ombre grandissante du Professeur, lui-même éclipsé par le mythe qui portera son nom.

Ainsi vont le temps et la mémoire.

Le Professeur occupait à l'université deux bureaux adjacents, des locaux extraordinairement spacieux reliés entre eux par une porte toujours fermée. Le premier bureau, le seul des deux s'ouvrant sur un couloir, était dénudé, spartiate. Il n'abritait qu'un long pupitre sur tréteaux et quelques chaises de métal et de cuir blanc, meubles modernes qui tranchaient avec la sombreur des boiseries et des moulures. Le second, grand antre sans fenêtre où personne n'allait jamais (hormis le Professeur), contenait des centaines de livres et de cartons à dessins débordant de notes et de diagrammes. Au moment d'ébaucher un nouvel argument ou de finaliser la rédaction de quelque compte rendu, le Professeur retournait fourrager dans ses fins trésors. Il annonçait tout d'abord qu'il partait *en excursion*. Les adjointes administratives ainsi que les collègues et les doctorants savaient dès lors qu'il fallait minimiser les bruits et les interruptions. Au bout d'un jour ou deux, le vieil érudit ressurgissait et, refermant un bouton de manchette sur le poignet de sa chemise défraîchie, il déclarait en souriant : « Je crois bien qu'on y est. »

Le Professeur était coquet. Autant les jours d'excursions solitaires que ceux de présentations publiques, il soignait de près son apparence. Il aimait les beaux vêtements, privilégiant ceux qui dissimulaient leur qualité sous un style plutôt quelconque, des tons rappelant la terre poussiéreuse. Il portait des cravates de grandes marques et des vestes taillées sur mesure pour ses bras démesurément longs. Ses habits comptaient de multiples poches et pochettes qui ne contenaient pourtant rien, pas même une montre, un mouchoir. Le Professeur disait à ses étudiants qu'il se présentait honnêtement et honorablement devant eux dans le seul but de leur livrer *la pureté de sa pensée*. Il mentionnait ses poches vides que, affichant un air penaud, il retournait alors pour susciter les sourires. Ainsi, à l'heure des cours, le Professeur

64 entraînait en classe les mains nues, sans feuillets de notes, sans

lunettes, même, ce qui, pour un homme de plus de soixante-dix ans, ne laissait de surprendre.

Un penseur honnête et honorable, au moment d'ouvrir publiquement son cœur et son esprit, pouvait néanmoins s'accorder l'agrément d'une mise en scène soignée... Les leçons hebdomadaires du Professeur, dans la précision de leur gestuelle, la constance de leur tempo, tenaient donc du tour de chant bien rodé. Le jeune auditoire en était captif.

La forme de ses *spectacles* — ainsi les nommait-il — s'était imposée graduellement. Le Professeur avait appris au fil des semestres à moduler le rythme de ses allées et venues dans le grand amphithéâtre, les mouvements de sa tête agile, les inflexions de sa voix, la prégnance de ses silences. Le déroulement des leçons s'était ainsi peu à peu figé dans une chorégraphie mémorable s'ouvrant toujours de la même façon :

Alors que Tasha et les étudiants prenaient place dans l'amphithéâtre, le Professeur circulait parmi eux, serrant chaleureusement quelques mains. Il semblait déambuler de manière tout à fait improvisée. À bien l'observer cependant, on constatait qu'il montait progressivement, passant en bavardant d'un gradin au suivant. Lorsqu'il avait atteint le dernier des sept niveaux, le cours proprement dit commençait. Le Professeur se retournait alors, joignait les mains en pressant ses index osseux contre ses lèvres entrouvertes. Attendant l'avènement du silence, sa perfection, il toussotait délicatement avant d'entamer sa légendaire descente vers la chaire. Cette tortueuse rétrogression durait une quinzaine de minutes, car elle était ralentie par *l'ivresse de penser*, disait-il, un foisonnement de phrases fébriles débitées indistinctement. En ces moments-là, ces sublimes minutes du prélude, le Professeur tenait davantage du voilier que de l'être humain. Le flot fiévreux de ses paroles le faisait tanguer et les étudiants occupant le bout des rangées, pour parer à un éventuel chavirement, tendaient d'instinct les bras quand il passait près d'eux. Enfin, émergeant vainqueur de cette traversée périlleuse, le Professeur rejoignait l'estrade. Le retour

à la terre ferme endiguait les débordements délirants de sa parole; à l'horizon tranquille apparaissait dès lors le corps de la leçon.

Malgré leur chorégraphie préconçue, les exposés du Professeur étaient essentiellement improvisés. Il avait d'ailleurs le premier réalisé que ses idées les plus fécondes lui venaient non pas lors des échanges avec ses vieux condisciples, mais plutôt lorsqu'il s'adressait *viva voce* à un auditoire jeune, ouvert: celui des grands cours magistraux. Les étudiants de première et deuxième années l'écoutaient avec une fascination qu'ils ne savaient dissimuler et de laquelle le Professeur tirait un suc vital qui, toujours, stimulait son intellect et contribuait à en préserver la souplesse. Certes, la plupart des jeunes ne comprenaient guère ce qui se passait entre treize heures et quatorze heures quinze les lundis et mercredis (les vendredis, quatre doctorants enthousiastes revoyaient avec eux en petits groupes les idées présentées plus tôt dans la semaine). Non, les jeunes étudiants ne comprenaient pas, mais ils *ressentaient*, mieux encore que ceux des études supérieures, le mystère de la pensée partagée, la magnificence quasi divine de cette relation entre lui, le vieux maître, et eux, les apprentis.

Les jeunes disciples assistaient aux cours du Professeur comme les *dilettanti* plongeaient dans les grandes œuvres musicales. En effet, si les étudiants appréhendaient difficilement les thèmes compliqués abordés par le Professeur, ils savaient néanmoins reconnaître les motifs récurrents de sa pensée et réagissaient viscéralement aux juxtapositions contrastantes qui caractérisaient le style toujours dialectique de son discours. Ainsi entendaient-ils parfaitement les crescendos, les decrescendos, les changements subits d'intensité. Ils distinguaient les développements thématiques des cadences complexes signalant le passage des hypothèses aux preuves. Certains arrivaient même à reconnaître encore quelques tropes et métaphores chers à ses raisonnements, lorsque, en seconde partie du cours, une fois les explorations

plus strictes : sonate, rondo, variations diverses. Les regards complices des jeunes qui percevaient encore au cœur de la fugue finale les contours du thème principal de son propos tonifiaient le Professeur, le ravissaient à un point tel que, malgré la fatigue, il se consumait dès lors dans une coda débridée. Juste avant de s'éteindre, sa parole devenait donc encore plus syncopée, sensuelle, surprenante. Souvent, en ces moments ultimes, il introduisait des concepts jusqu'à inenvisageables, des idées époustouflantes. Les étudiants, conscients de l'originalité, mais parfois aussi de l'aspect quasi monstrueux de ce que le Professeur enfiévré imposait à leur entendement en conclusion, brûlaient dès lors de revenir en classe quelques jours plus tard pour la suite.

Ceux qui ne comprenaient pas ses propos avaient toujours dit de lui qu'il était un clone à trois têtes : celles de Newton, d'Avicenne et de Platon ; ceux qui les comprenaient — beaucoup moins nombreux —, qu'il était le plus grand des griots.



Depuis qu'elle était devenue sa collaboratrice, Tasha n'avait jamais manqué un cours du Professeur. Un certain mercredi d'octobre cependant, au moment d'entrer en classe avec lui, elle eut un malaise. Rien d'alarmant, bien sûr, considérant qu'elle était enceinte. (Au travail, personne ne le savait encore.) La nausée qui l'assaillit fut particulièrement violente. Tasha fit discrètement demi-tour et alla s'enfermer dans les toilettes réservées au personnel. Dès que la porte se fut refermée, elle vomit. Se sentant un peu mieux, elle alla passer de l'eau sur son visage, mais dut revenir en vitesse aux cabinets pour vomir encore. Elle fut alors saisie d'un étourdissement qui l'affaiblit. Elle s'allongea sur un vieux canapé où elle avait déjà vu des collègues reprendre leurs forces le temps d'une migraine. Tasha laissa tomber ses mocassins sur le sol, posa son cardigan sur ses yeux et s'endormit.

Ce qui se passa en cours, on le lui raconta plus tard.

Les étudiants s'étonnèrent d'abord des six minutes de silence qui ouvrirent la leçon après que le Professeur eut atteint le dernier palier de l'amphithéâtre et que tous les bruits et chuchotements eurent cessé. Les yeux rivés sur la porte, il passa nerveusement ses paumes ouvertes sur ses joues. Il semblait souffrant. Malgré tout, il se ressaisit et, à treize heures sept, sans hésiter, sans tanguer, il rejoignit silencieusement l'estrade. Immobile sur la chaire, le grand sphinx prononça alors des salutations simples (*bon après-midi, soyez tous les bienvenus*) comme un chanteur d'opéra aurait simplement récité les mots de son air : non pas comme il aurait chanté un récitatif, mais comme il aurait déclamé les paroles d'un poème mis en musique.

La suite fut plus surprenante encore : sur ce même ton grandiloquent, le Professeur parla sans interruption pendant soixante-huit minutes. Il parla en phrases succinctes et claires ; il fit suivre chaque phrase d'une courte pause et chaque groupement de phrases — chaque paragraphe — d'une pause un peu plus longue.

Le Professeur ouvrit la leçon par cinq grandes questions. Il mentionna qu'elles découlaient toutes du syllogisme qui avait inspiré la cadence finale lors de la rencontre précédente — à laquelle il fit directement allusion.

Les quatre doctorants eurent tous le réflexe de jeter un coup d'œil à la date et à l'heure sur l'écran de leurs ordinateurs ouverts, car on n'avait jamais entendu le Professeur évoquer ainsi un cours antérieur, citer ce que lui-même avait déclaré précédemment. Le Professeur ne parlait jamais au passé quand il enseignait : il parlait au présent. Sa pensée naissait devant son regard attentif ; l'acte même de parler la mettait au monde. Enseigner, pour lui, signifiait *décrire*. Ses phrases s'ouvraient sur des « Je vois maintenant... » et non sur des « Comme je le mentionnais l'autre jour... ».

Ces soixante-huit minutes de cours furent les plus parfaitement logiques jamais livrées à l'université. Aux questions posées en introduction, le Professeur répondit par une démonstration sans faille. Après avoir anticipé et neutralisé

quelques hypothétiques réfutations, il hasarda en finale une conclusion qui, bien que complexe, ne surprit personne, puisque, depuis le premier mot de la première phrase prononcée ce jour-là, son discours univoque n'avait laissé augurer qu'elle.

Un argument aussi méthodique, aussi linéaire fut naturellement compris par la totalité des étudiants. Oui, par tous. Avant de quitter l'amphithéâtre, le Professeur se retourna lentement et encouragea la masse encore subjuguée à bien participer aux rencontres du vendredi. Et puis, il disparut. Une des adjointes administratives l'entendit appeler un taxi. On sut ainsi qu'il était rentré chez lui.

Les doctorants, lors des discussions du vendredi, furent discrets quant à l'état du vieil homme. Ils se retinrent de mentionner ouvertement l'étrangeté du dernier cours. Entre eux, cependant, ils donnèrent libre cours à leurs sentiments inquiets et devinrent peu à peu convaincus que leur vénérable maître avait été victime d'un AVC. On échangea des douzaines de courriels. On songea à aviser le doyen. Ou un médecin. Ou la femme du Professeur. On tergiversa longuement mais, finalement, on n'osa pas sonner l'alarme, car on ne voulut pas s'imposer le ridicule de convaincre les autorités de s'inquiéter de la santé d'un septuagénaire qui, devant près de deux cents personnes, avait soudainement donné un cours *trop clair*. D'autant plus que, le lundi suivant, joviale et bien reposée, Tasha revint et tout rentra dans l'ordre.

Avant le cours, la jeune femme alla annoncer sa grossesse au Professeur. Il la félicita ; il lui dit qu'il était ravi pour elle et pour son conjoint, ravi aussi que l'accouchement fût prévu pour la fin du semestre suivant, au temps de la période des examens.

Le Professeur prit la main de son assistante dans la sienne et, sur un ton très tendre, lui avoua qu'il l'enviait. Sa femme et lui avaient longtemps tenté de concevoir un enfant. Cela s'était passé jadis, bien avant *les nouvelles techniques*. Il fit de sa main libre un geste maladroit et soupira tristement avant d'ajouter :

« Je n'ai ni neveux ni nièces. Ma femme non plus. Je n'ai donc personne à qui transmettre mon patrimoine, notre patrimoine... »

Il s'interrompt, ému.

Quelques secondes passèrent.

Sur un ton redevenu placide et enjoué, il dit enfin :

« D'ailleurs, ma femme et moi, pour ces raisons, n'avons jamais rien amassé. Tout notre argent, nous le dépensons en voyages et en bons repas entre amis... Et puis, bien sûr, il y a notre engagement indéfectible pour l'UNICEF et pour la Fondation symphonique... »

L'heure du cours approchait à présent. Comme d'habitude, le Professeur et sa copiste marchèrent ensemble vers l'amphithéâtre en poursuivant leur bavardage.



Depuis sa place attitrée, Tasha, mains croisées sur son ventre encore plat, observe en souriant le souverain de la connaissance qui entame son ascension des gradins.

C'est un sourire maternel et doux, indulgent.

Car Tasha sait bien qu'il se trompe : il a amassé un patrimoine immense auquel il tient plus que tout au monde. La preuve : quand elle n'est pas là pour le recueillir et le figer dans ses notes expertes, le pauvre homme fait face à sa propre mortalité, à la puissance de l'oubli, de l'insignifiance, et devient un simple maître, méthodique et linéaire, transparent — une invisible cathédrale.